

A l'ours !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 37

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lo compagnon que vo diò ein avà don tant eingozellà que coumeincivè à avà la charmanta, et sa fenna s'ein va on dzo priyi lo ministrè d'avà la bontà dè lài derè oquì, sein fèrè seimbliant dè rein.

On iadzo, don, que lo ministrè reincontrè lo gaillà, lài fà, après avà dévezà dè çosse et dè cein :

— Vaidè-vo, Janòt, vo faut botsi dè bairè ellia goutte, que n'est què dè la pouéson, kà rappelà-vo que c'est voutron pe grand ennemi.

— Eh bin vai, monsu lo ministrè, mà quand vo predzi vo ditès que faut amà sè z'ennemis !

— Binsu que lè faut amà, se repond lo ministrè; mà n'é jamé de que lè fail-lai fifà.

A l'ours !

Un de nos abonés neuchâtelois nous écrit :

On recommence à parler de loups comme dans le vieux temps. Ces bêtes, après avoir fait les mortes pendant bien des années, dans notre pays, reparaisent aujourd'hui, permettant de nombreux délits.

Nous n'aimons pas nous représenter brebis et agneaux expirant sous des dents cruelles, mais quand nous voyons tant de moutons égorgés par les fauves, il nous semble redevenir jeunes et nous revoir sur les bancs de l'école, récitant de tout notre cœur :

Le loup l'emporte et puis le mange
Sans autre forme de procès.

Pour que l'illusion soit complète, il faudrait encore une ou deux histoires d'ours comme il s'en racontait autrefois, il faudrait un jour entendre dire : « Il y a un ours dans le pays !... » Comme il ferait bon, le soir, barricader ses portes, et, dans la chambre close, trembler de peur !

Mais je crois que pour les ours, il faut renoncer à les revoir chez nous. Je dis les revoir, car on les y a vus il n'y a pas si longtemps, cinquante ans au plus. A cette époque, ai-je entendu dire, il fallait être courageux pour s'aventurer dans les montagnes neuchâteloises où l'on n'aurait pas manqué de rencontrer l'un de ces animaux. Il y en avait un surtout qui dépassait tous les autres en taille et en audace. Il était accouru un jour à la rencontre d'un bûcheron, marchant sur ses jambes de derrière et les bras étendus comme pour souhaiter la bienvenue au pauvre homme, qui ne réfléchit pas longtemps avant de se sauver à la maison où il arriva à moitié mort de peur.

Les hommes n'osaient plus sortir le soir, car on avait vu l'ours tout près du village, et pour ne pas s'exposer à faire une fâcheuse rencontre, ils restaient

tranquillement derrière le fourneau; aussi les cabaretiers maudissaient-ils les ours en général et celui du voisinage en particulier.

Je dis que les hommes ne sortaient plus, mais il fallait pourtant que les affaires suivissent leurs cours. Le Conseil Communal, par exemple, était bien obligé, malgré l'ours, de s'assembler de temps en temps pour le bien public.

Un soir que les conseillers, les gros bonnets de l'endroit, étaient réunis à l'Hôtel de Commune où ils s'étaient rendus d'un pas rapide en regardant de tous côtés pour voir si l'ours n'allait pas paraître et les attaquer, ils furent tout-à-coup interrompus dans leurs délibérations par des cris d'alarme.

Ces bonnes gens venaient de voter à l'unanimité qu'ils accorderaient à eux-mêmes et à tous les citoyens communiers ayant atteint l'âge de majorité, deux toises de bois comme cadeau de Nouvel-an. Ils étaient en outre tombés d'accord pour boire un verre de bouché à la santé de la commune. Ce petit écot devait naturellement passer, au moment de régler les comptes, dans les *Divers*.

Mais l'homme propose !....

Au risque de faire perdre connaissance à tous les membres du Conseil, un homme se précipite tout-à-coup dans la salle des séances en poussant ce terrible cri :

— A l'ours ! à l'ours !

La terreur fut grande et la consternation à son comble quand le fatal message apprit aux autorités communales que, longeant les rives du lac, il venait de voir le fauve assis au bord de l'eau. Il devait être fatigué, car il ne s'était pas dérangé pour le poursuivre; mais c'était une bête énorme, noire comme un ramoneur, un monstre enfin !

Au bout d'un moment, le président, faisant tous ses efforts pour retrouver son calme, prit la parole. Pâle d'émotion et la voix tremblante, il dit aux conseillers :

« Citoyens, voici l'heure de montrer votre courage !... Vous pouvez sans crainte rentrer dans vos demeures, puisque l'ennemi est au bord du lac, à un quart d'heure d'ici. Une fois à la maison, prenez immédiatement vos fusils, vos munitions, et surtout n'oubliez pas vos capsules. Je vais faire sonner la cloche d'alarme et donner l'ordre que tout homme en âge de porter les armes se mette en marche pour aller au-devant de la bête féroce et, s'il est possible, en délivrer la contrée.

Une demi-heure plus tard, tous les hommes valides du village se dirigeaient d'un pas rapide du côté du lac. Ils y allèrent crânement pendant quelques minutes, mais, quand on approcha du but, leur zèle commença à se ralentir et la troupe s'arrêta pour se consulter. Ils

étaient tous courageux, aucun n'avait peur de l'ours, mais ils cherchaient quand même à se placer au dernier rang, sans en avoir l'air. Enfin, hésitants, ils se remirent en marche. Le fusil en mains, ils se préparaient à le coucher en joue au premier signal.

Lorsque le bord du lac apparut, celui qui avait répandu l'alarme dans le village se mit à dire d'une voix qu'il cherchait à étouffer :

— Tenez, le voilà ! il n'a pas changé de place ! c'est le bon moment... faites feu !

— Feu ! crièrent en chœur les hommes, en déchargeant leurs armes contre la bête noire qu'on voyait là-bas, au clair de lune.

L'ours devait bien avoir dans le corps environ cent cinquante balles.

Il y eut dans la troupe un moment d'angoisse : « On dit que ces bêtes ont la peau dure... Si nos balles avaient fait ricochet?... Pour plus de sûreté, envoyons-lui encore quelques décharges. »

Ils purent enfin se convaincre que l'animal avait cessé de vivre.

Avec précaution, sur la pointe des pieds, ils s'approchèrent de leur victime. Tout doucement, le cœur un peu tremblant, on arriva près de l'ours.

De l'ours ? oh ! oui, un bel ours !

Depuis quelque temps, le lac se retirait et il avait laissé à sec une énorme pierre sur laquelle les cent cinquante balles étaient venues frapper.

J'ignore si les conseillers rentrèrent en séance ce soir-là, mais je sais que depuis ce moment personne n'osa plus dire qu'on avait vu l'ours.

Les hommes, insensiblement, se remirent à sortir le soir et leurs femmes regardèrent en soupirant la place maintenant vide où elles aimaient tant à les voir sommeiller au temps heureux de l'ours.

Pendant longtemps, lorsqu'un habitant de l'endroit entra en querelle avec quelqu'un des villages voisins, il ne manquait pas de s'entendre crier.

— A l'ours !... Va donc à l'ours !...

Et nulle injure ne lui était plus pénible.

Nous nous demandons si cette locution populaire : *Envoyer quelqu'un à l'ours*, employée aussi à Lausanne et dans notre canton, ne tire pas de là son origine. (*Rédaction.*)

On essaï.

On gaillà, retso qu'on crâisu, étai malâdo et n'étai pas liein dè modà po lo grand voiadzo. Mà l'appriandavè on boccon dè passà l'arma à gautse, po cein que n'avai pas étà la fleu dâi bravès dzeins et que l'avai soveint fé lo braçaillon. Assebin ne sè trovavè pas tant à se n'ése et quand bin n'avai pas z'u tant